

QU'IL FAUT BANNIR ENTIÈREMENT LES PASSIONS.

« Lequel vaut mieux d'avoir des passions modérées, ou de n'en point avoir du tout ? » Question souvent débattue. Nos stoïciens les proscrivent entièrement ; les péripatéticiens veulent qu'on sache les régler. Pour moi, je ne vois pas ce que, pour être médiocre, une maladie peut avoir de salubre ou d'utile. Ne crains pas : je ne t'ôte rien de ce dont tu ne peux te passer ; je serai facile et indulgent pour ces objets auxquels tu aspirer, que tu juges nécessaires, ou utiles, ou même agréables à la vie : je n'extirperai que tes vices. En te défendant le désir, je te permettrai le vouloir ; tu feras les mêmes choses, mais tu les feras sans trouble, d'un esprit plus ferme et plus résolu ; tu pourras ainsi mieux goûter les mêmes plaisirs. En effet, ils viendront mieux à toi quand tu leur commanderas, que si tu leur obéissais.

Mais il est naturel, dis-tu, que la perte d'un ami me déchire le cœur ; n'autorisez-vous pas des larmes si légitimes ? Il est naturel d'être flatté de l'estime des hommes, et affligé de leur mépris : pourquoi m'interdiriez-vous cette vertueuse crainte d'une mauvaise renommée ?

- Il n'est point de faiblesse qui n'ait son excuse prête. Il n'est point de vice qui, à son début, ne soit modeste et traitable ; c'est par là qu'il fait le plus de progrès. Vous n'obtiendrez pas qu'il s'arrête, si vous avez souffert son premier essor. Toute passion naissante est mal assurée ; puis d'elle-même elle s'enhardit, elle prend force à mesure qu'elle avance : il est plus aisé de ne pas lui ouvrir son cœur, que de l'en bannir. Toutes, qui peut le nier ? découlent en quelque sorte d'une source naturelle : la nature nous a commis le soin de nous-mêmes ; mais ce soin, dès qu'on y met trop de complaisance, devient vice. La nature a mêlé le plaisir à tous nos besoins, non pour que l'homme le recherchât, mais afin que ce doux surcroît nous rendît plus agréables les indispensables nécessités de la vie. Le plaisir qui veut qu'on l'admette pour lui seul, est mollesse. Fermons donc la porte aux passions, puisqu'on a moins de peine, encore une fois, à ne les pas recevoir, qu'à les faire sortir.

Permetts-moi, dis-tu, de donner quelque chose à l'affliction, quelque chose à la crainte. - Mais ce quelque chose s'étend toujours loin, et n'accepte pas tes arbitraires limites. Le sage peut sans risque ne pas s'armer contre lui-même d'une inquiète surveillance : ses chagrins, comme ses joies, s'arrêtent où il le veut ; pour nous, à qui la retraite est si difficile, le mieux est de ne point faire un seul pas en avant. Je trouve fort judicieuse la réponse de Panétius à un jeune homme qui voulait savoir si l'amour serait permis au sage : « Quant au sage, lui dit-il, nous verrons plus tard ; pour toi et moi, qui sommes encore loin de l'être, gardons-nous de tomber à la merci d'une passion orageuse, emportée, esclave d'autrui, vile à ses propres yeux. Nous sourit-elle ? sa bienveillance enflamme nos désirs ; vient-elle à nous rebuter ? ses dédains nous irritent.

La facilité en amour n'est pas moins nuisible que la résistance : on se laisse prendre à l'une, on se raidit contre l'autre. Convaincus de notre faiblesse, sauvons-nous dans l'indifférence. N'exposons nos faibles âmes ni au vin, ni à la beauté, ni à l'adulation, ni à toutes ces choses qui nous flattent pour nous perdre. » Ce que Panétius répondit au sujet de l'amour, je le répéterai pour tel sujet que ce soit. Fuyons au plus loin tout sentier où l'on glisse : sur le terrain le plus sec nous avons tant de peine à nous tenir ferme !

Ici tu vas m'opposer le banal reproche fait aux stoïciens : « Trop hautes sont vos promesses, trop rigoureux vos préceptes. Chétives créatures, nous ne saurions tout nous interdire. Passez-moi une douleur mesurée, des désirs que je tempère, une colère qui va s'apaiser. » Sais-tu pourquoi notre morale est impraticable pour vous ? C'est que vous la croyez telle ; ou plutôt, nous ne disons pas le motif réel ; si nous défendons nos vices, c'est qu'ils nous sont chers ; nous aimons mieux les excuser que les chasser. La nature donne à l'homme assez de force, s'il voulait s'en servir, la recueillir toute et s'en armer pour se défendre, ou du moins n'en pas abuser contre lui-même. Nous ne voulons pas, serait le vrai mot ; nous ne pouvons pas, n'est qu'un prétexte.

Salut.